

Présentation

La mobilité sociale : Pour qui? Pour quoi?

Volume 8, numéro 2, octobre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001591ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001591ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1976). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 8 (2), 3–6.

<https://doi.org/10.7202/001591ar>

Présentation

La mal-nommée mobilité sociale — question qu’embrasseraient mieux sans doute le concept d’acquisition de statut, voire l’idée plus structurale d’anthropo-distribution — ne se laisse jamais tout à fait saisir par quelque modèle, quoique les prétendants abondent. Rien d’étonnant à cela, puisqu’elle est née de la rencontre entre le fait central de la démographie, la succession des générations, et le fait central de la sociologie, la division du travail.

Prenant acte de cette complexité, nous avons voulu dans ce numéro à la fois illustrer les différentes façons de poser le problème de la mobilité pour fins d’analyses empiriques, et examiner les bases théoriques de ces analyses. Nous l’avons fait en nous posant les questions: La mobilité sociale, pour qui? pour quoi? L’article de McRoberts, Porter, Boyd et associés cherche à répondre à la première de celles-ci en comparant les taux et les processus de mobilité sociale des francophones du Québec à ceux des anglophones du reste du Canada; les résultats, particulièrement ceux de l’analyse par cohortes, indiquent une tendance à l’aplanissement de ces différences. Les articles de Goldthorpe et de Garon-Audy abordent plutôt la question du pourquoi de la mobilité. Goldthorpe montre que celle-ci peut et doit être prise en compte par toutes les traditions sociologiques, y compris le marxisme; il explique que ce qui en a été dit — et tu — dans chaque cas dépend des intérêts qui lient un auteur et un courant à leur objet d’étude. Garon-Audy remet en question, ce qui est trop rare, quelques-uns des postulats de base de l’analyse de la mobilité. Celle-ci classe en effet les

professions sur des échelles qui sont censées faire l'unanimité au sein des populations sur lesquelles portent les recherches. Mais une analyse de contenu détaillée de textes écrits par des étudiants d'origines sociales diverses révèle que la logique de l'acte de classification n'est pas le même chez les petits-bourgeois et au sein de la classe ouvrière, cette dernière offrant une certaine résistance à l'envahissement du discours des premiers.

Les cinq textes qui suivent les précédents forment un débat, dont l'intérêt tient beaucoup au fait qu'il rassemble analyses (ou ré-analyses) empiriques et controverses méthodologiques, théoriques et épistémologiques. Bernard et Renaud mettent en correspondance d'une part les effets différés du statut du père sur les statuts successifs du fils, effets qu'évalue l'analyse des cheminements de la causalité, et d'autre part la contre-mobilité, c'est-à-dire le retour du fils au statut de son père après un détour par une autre catégorie en début de carrière. Ces retards dans la transmission inter-générationnelle de statut dépendent, selon eux, du fait que certains biens utilisés comme substrats de cette transmission sont exclusifs, c'est-à-dire que, à l'exemple de l'héritage, ils ne deviennent disponibles pour le fils que quand le père peut s'en passer. Kelley reprend cet argument et il apporte éclaircissements et corrections quant à la relation entre la distinction biens inclusifs-biens exclusifs et les effets différés du statut du père. Mais surtout, il montre que la cessibilité des biens aptes à produire de tels effets varie d'une société à l'autre, atteignant un maximum dans les sociétés de capitalisme agraire et un minimum à la fois dans les sociétés peu et très développées. L'analyse de données provenant de plusieurs sociétés différentes confirme ces hypothèses.

Girod insiste, quant à lui, sur la différence dans les intentions et les résultats de deux logiques d'analyse: celle qui recherche les causes, les processus, et celle qui découpe des sous-populations (par exemple les contre-mobiles) qui ont connu des trajectoires de mobilité différentes, et donc probablement des circonstances de vie dissemblables. Bertaux reprend à son compte la méthode de segmentation en sous-populations, en la situant dans le cadre d'une critique large et radicale des postulats du néo-positivisme, en particulier la méthodologie probabiliste soi-disant « neutre ». Il soutient qu'on ne peut rien apprendre à partir d'analyses qui, au nom de la recherche de processus généraux, rejettent dans l'ombre la donnée fondamentale dans le champ de la mobilité, c'est-à-dire l'existence de classes sociales, produites, distribuées et « consommées » différemment dans les sociétés capitalistes. Bernard et Renaud énoncent en dernier lieu leurs points d'accord et de désaccord avec ces commentaires.

Le numéro se termine par un article de Boudon, qui reprend le débat, plus vieux qu'on ne croit, sur la mathématique sociale. Il distingue trois types d'*homo sociologicus* qui président aux analyses des sociologues, en particulier dans le champ de la mobilité sociale, et aux réactions de ceux-ci à l'endroit des données et méthodes statistiques. Le déterminisme de l'environnement a ses assises dans ces dernières, pendant que le déterminisme de la structure sociale les rejette le plus souvent. Une sociologie plus ouverte à l'action, aux décisions et à la rationalité des acteurs utilise la description statistique, puis recherche, parfois à l'aide de la mathématique, la logique de l'agrégation des actions, comme Boudon lui-même l'a fait dans *L'inégalité des chances*.

Ainsi, ce numéro témoigne dans une certaine mesure de la perpétuelle effervescence qui a caractérisé le champ de l'analyse de la mobilité depuis ses débuts,

de l'étendue très vaste des réalités qu'elle rejoint, et de la virulence des débats qu'elle a suscités.

Certes, un champ d'analyse où l'on vise à répondre à la très ancienne question de la gestion sociale de l'inégalité des chances peut difficilement demeurer « froid ». Le thème qu'il aborde est central politiquement: il est donc de ceux qui sont le plus susceptibles d'être envahis par les postulats qui sous-tendent un ordre politique; mais d'autre part, et par une heureuse dialectique, il est, de par la visibilité des enjeux qu'il met en cause, des plus perméables à la critique.

S'il est central politiquement, ce champ l'est aussi sociologiquement. Il fait intervenir toute la dynamique de la relation individu/structure et des transactions entre générations et entre classes: rien d'étonnant à ce qu'il ait été le lieu d'un développement important tant du point de vue théorique que du point de vue méthodologique. Il s'est même taillé, de ce dernier point de vue, une place enviable au cours de la dernière décennie. Évènement rare dans la recherche sociologique, il a en effet donné lieu, pendant cette période, au développement d'un large éventail de modèles permettant les uns de rendre compte des déterminants individuels de la mobilité, les autres de ses déterminants structurels, d'autres enfin de l'intersection des deux ordres de phénomènes; et le champ paraît loin d'être fermé. Au contraire, si l'on en juge par les débats entre les principaux artisans de cette ligne de développement, il semble qu'on puisse s'attendre dans ce domaine à l'élaboration d'outils formels de plus en plus perfectionnés traçant ainsi la voie à un mode d'approche dont la sociologie a depuis longtemps, et de façon avouée, un besoin criant.

Évidemment, au niveau des recherches particulières le danger d'enlèvement n'est pas toujours évité: une méthodologie trop mûre oublie souvent son point de départ et ses perspectives pour se contenter de la production et du traitement automatiques de ses matériaux. De ce point de vue, une approche rentable empiriquement, plus que toute autre sans doute, doit se méfier de sa propre rentabilité, de ses propres automatismes. D'où la pertinence d'une continuelle vigilance épistémologique. À l'autre extrême, les critiques les plus percutantes n'ont pas toujours offert le même achèvement de l'appareillage méthodologique; mais on doit souvent en chercher la cause dans le fait qu'elles s'attaquent précisément à cet ensemble d'*a priori* qui se sont ancrés historiquement tant dans la théorie que dans la méthodologie, empêchant ainsi l'émergence des lignes d'analyse vers lesquelles nous orientent ces critiques.